

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 155-158

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

L'horizon politique toujours sombre du côté de l'Extrême-Orient a été, durant le mois dernier, sillonné d'éclairs, grâce aux promenades impériales sur les côtes marocaines, grâce au séjour momentané de l'escadre russe dans les eaux françaises, grâce surtout aux journalistes qui s'entendent si bien à embrouiller les affaires. La méningite infectieuse dont on nous menace et dont on parle à tort et à travers, n'est rien à côté du microbe qui trouve un terrain de culture des plus favorables dans les cerveaux excités de nos gazetiers. Heureusement que l'empereur Guillaume a eu la sagesse de se taire à l'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Gravelotte, et qu'il a ainsi calmé l'opinion

publique démontée par son voyage à Tanger. Il est probable que l'orateur impérial n'a pas voulu aller plus loin dans ses amours avec le sultan et qu'en se bornant à cette manifestation il n'a eu d'autre intention que de faire voir et entendre à qui de droit qu'il était toujours là. Tout n'est pas encore réglé, tant s'en faut, mais, en souverain habile, Guillaume II n'a fait qu'amorcer la question et en a abandonné la liquidation aux missions que les différents gouvernements viennent d'envoyer au Maroc. On y reviendra plus tard, après les solennités qui vont être organisées à Berlin et dans toute l'Allemagne en l'honneur du mariage du « Kronprinz ».

En revenant de sa croisière, et après un repos de quelques jours dans sa capitale, le Kaiser est allé villégiaturer dans sa bonne terre d'Alsace-Lorraine, à Strasbourg et à Metz, et a profité de son séjour dans les provinces annexées pour frapper un de ces coups dont il a le secret et qui lui coûtent si peu. Tandis qu'autrefois il se bornait à des parades militaires, à des revues colossales, et à jouer au soldat, il a voulu, cette fois, essayer une nouvelle corde, et — tel Napoléon à la veille de signer le Concordat — il a fait venir à Metz deux cardinaux et deux évêques, soit-disant pour se faire remettre les insignes de Commandeur du Saint Sépulcre, mais en réalité pour parler de ce qu'il avait sur le cœur et poser sa candidature au titre de protecteur des Chrétiens en Orient.

Il n'est pas plus aveugle que nous, et il voit bien que le gouvernement français, du train où se bâclent les affaires depuis le passage de M. Combes au Ministère, abandonnera le protectorat comme il abandonne l'Eglise et les Catholiques français à la fureur de la Maçonnerie. Ce n'est donc que pour être prêt à tout événement que l'empereur allemand crie à haute et intelligible voix son respect pour Pie X, son estime pour l'Eglise, et son amour pour l'ordre de St-Benoît. Tant pis pour ceux que cela met en fureur : l'Allemagne finira par comprendre que son moderne Charlemagne travaille encore et toujours à la grandeur de la patrie en lui ouvrant de nouveaux débouchés en Terre-Sainte ; le Saint Empire n'existe plus, mais pourquoi ne pas le ressusciter ? L'empereur, certes, n'a pas dit tout cela dans son discours de Metz, mais c'est ainsi qu'on a compris et interprété les paroles qu'il a adressées aux représentants du Saint-Siège.

Si les journalistes allemands, et eux surtout, ont essayé d'attirer les foudres de l'opinion publique sur les allures par trop catholiques de leur empereur, c'est pour lui faire expier sans doute son abstention aux fêtes du centenaire de Schiller, le grand poète, le favori national, le chanfre inspiré de la liberté. L'a-t-il fait avec intention ? Nous n'en savons rien, mais il est de fait que l'empereur n'a pas soufflé mot du « grand Frédéric Schiller » dans les nombreuses allocutions qu'il a prononcées, depuis

un mois, en Alsace, en Allemagne et au Maroc. Après tout, c'est son affaire et Schiller ne s'en portera pas plus mal ; jamais, du reste, un peuple n'a glorifié son poète comme l'Allemagne vient de glorifier le sien et elle a bien fait.

Pendant que le peuple germanique se repose de ses fêtes Schilleriennes, et en attendant qu'il boive à la santé des futurs époux princiers, Paris se prépare à recevoir le jeune roi d'Espagne, et lui dresse des arcs de triomphe comme s'il s'agissait d'un roi de France. Il ne se doute même pas qu'en préparant toutes ces ovations au fils de l'admirable Marie Christine, il joue avec le feu ; le parisien a beau faire et jouer au républicain, il a du sang monarchique dans les veines, et il ne se souvient jamais autant de ses gloires passées que lorsque, dans les sphères gouvernementales, on emploie tous les moyens pour les lui faire oublier. Et parmi les millions de badauds qui vont crier vive le roi sur les voies que traversera le monarque espagnol, il y en aura plus d'un qui se croira revenu à l'époque où il criait vive l'empereur ; et le roi aura de la peine à ne pas se sentir un peu chez lui au milieu d'une foule qui acclamera son nom, sa jeunesse et son pays.

Les programmes ne nous disent pas si à côté des festivités militaires et sportives qui marqueront le passage d'Alphonse XIII à Paris, on a songé à accorder quelques minutes à une séance au Palais-Bourbon. Un roi a tout intérêt, quand il voyage, à s'instruire des moeurs des autres pays, et vous vous doutez de l'impression profonde qu'emporterait le jeune souverain d'un discours de M. Jaurès ou de M. Ribot : il saurait comment on attaque et comment on défend, en France, les institutions les plus sacrées, et de quelle manière on se débarrasse de ce qui gêne. On sait bien que les Cortès n'ont pas grand chose à envier aux chambres françaises, mais il y a une nuance pourtant entre les hommes liges de la République française et les sujets du roi d'Espagne ; et cela mériterait une apparition du roi à une des nombreuses séances consacrées à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'auguste filleul de Léon XIII a souvent entendu parler de la Fille aînée de l'Eglise : eh bien, il verrait là mieux que partout ailleurs comment on la traite et avec quelle générosité on récompense les services qu'elle a rendus.

Croirez-vous qu'il y a encore des gens qui doutent de cette fameuse Séparation ? Hypnotisés par l'échec de l'article 4 de la Loi, ils espèrent qu'il y aura encore d'autres surprises et que la Chambre actuelle se verra forcée de se dissoudre avant d'avoir accompli la mission que lui avait confiée M. Combes et que M. Rouvier ne mène qu'à regret. Nous ne saurions partager l'optimisme de ces gens-là et nous croyons qu'ils se trompent dans de grandes largeurs. Il faudrait un vrai miracle pour empêcher le bloc d'arriver à ses fins ! Et ces Messieurs dont la plupart

croient peut-être encore aux miracles, ont juré que celui-là au moins ne se ferait pas. Rome, du reste, ne s'y attend pas non plus ; et le pape lui-même, qui n'aura rien négligé pour éviter la rupture, ne s'étonnera pas d'avoir échoué là où les bonnes intentions de Léon XIII n'ont pu réussir.

Fort bien ! mais qu'on ne nous dise plus que les questions religieuses sont mises à l'arrière plan ; nous venons de voir qu'en Allemagne c'est Guillaume II lui-même qui les fait surgir ; à Paris, on sait à qui il faut attribuer leur succès actuel ; de Rome on nous signale des livres et des brochures qui, d'après nos adversaires, mettent en jeu la réforme même du catholicisme, et ils y voient les signes avant-coureurs d'une évolution, peut-être même d'une Révolution dont celles des siècles passés ne nous donnent qu'une légère idée. Ne nous étonnons donc pas si, plus près de nous, les mêmes questions religieuses reprennent plus de vie et plus d'intensité. Surtout, ne nous en plaignons pas. Destinés à lutter pour nos principes, nous ne saurions nous fâcher d'être mis en demeure de les défendre, et si même nous devons nous résigner à enlever de nos armes habituelles la rouille qu'une paix factice y a amassée, il faudrait en remercier Dieu.

Nous aurions tort toutefois de nous emballer sans rime ni raison aussi bien contre les personnes qui nous attaquent que contre les principes qui les dirigent. Nul n'a mieux défendu la foi de nos pères que le grand évêque d'Hippone ; et pourtant il savait détruire les erreurs sans tuer ceux qui les proposaient. Il nous a conseillé d'en faire autant et nous aurions tout à gagner à montrer à nos adversaires que si nous sommes radicaux en matière de foi, nous sommes libéraux dans la défense et toujours animés de sentiments chrétiens. Si nous sommes préparés à la lutte qu'on nous offre, allons-y gaiement ; si non, attendons-nous au sort de ces malheureux Russes qui se fiaient tellement à leur force, à leur nombre, qu'ils avaient oublié de se préparer à la guerre, où ils sont vaincus en ce moment et où ils pourraient encore être vaincus demain.

Le péril qui nous menace est d'un autre genre que celui qui tombe sur les soldats du czar, mais il n'est pas moins grave pour cela. Et si nous tardons encore longtemps à associer nos efforts, à grouper les bonnes volontés qui se présentent, l'avenir se chargera de nous ouvrir les yeux : nous aurons beau vouloir mourir pour Dieu, pour l'Eglise, pour la patrie, notre mort elle-même sera un reproche pour nous ; les hommes n'ont pas encore trouvé le secret de ne pas mourir, mais ils n'ont pas le droit de se suicider.

L. W.